

LA MÉTALOGIQUE DE LA MORT

Pierre-Michel Klein

On sait que toute la philosophie de Vladimir Jankélévitch ne cesse de poursuivre les instants privilégiés : l'instant de la sincérité, l'instant du charme, l'instant de la mort... Mais on sait aussi que ces instants, il lui faut les prendre dans des mots. Or, Jankélévitch ne fait pas mystère de ce que représente pour lui un mot : c'est un symbole décevant, la trace appauvrie d'une intuition soudaine, que le mot « intuition » d'ailleurs ne fait que suggérer. Et pourtant, il faut bien qu'une réflexion philosophique soit énoncée, et il faut bien que le philosophe se demande comment, sous quelle forme l'énoncer. Cette question, Jankélévitch se la pose ainsi : « Mais où trouver les mots pour désigner ce qui est trace insaisissable, signe équivoque, instant, brise légère ? [...] Ce Presque-rien qui invisiblement nous transforme et qui pourtant demeure irréductible à toute description, comment l'approcher sinon à l'aide de mots vagabonds ? »¹. Aussi dès que ces mots se déposent, déjà leur emploi les sédentarise ; et les mots vagabonds se transforment vite en quasi-concepts à propos desquels, d'ailleurs, Jankélévitch ironise : « C'est l'apparition-disparaisante qui s'embourgeoise ! » s'exclame-t-il. Et il poursuit : « Mais peut-on faire autrement ? Un professeur n'est ni un mage ni un prophète, la conceptualisation lui est professionnellement nécessaire, puisque tel est son métier »². Ludwig Wittgenstein avait pourtant déjà écrit cette sentence célèbre : « Sur ce dont on ne peut parler, il faut garder le silence »³. Jankélévitch approuve, mais à une

1. Vladimir Jankélévitch et Béatrice Berlowitz, *Quelque part dans l'inachevé*, Paris, Gallimard, « Folio essais », 1987, p. 56.

2. *Ibid.*, p. 57.

3. Ludwig Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophicus*, Paris, Gallimard, « Tel », 2001, p. 112.

nuance près ; il ajoute ironiquement : « Pour dire qu'il faut se taire, il faut déjà faire un peu de bruit : par exemple pour dire qu'il ne faut pas parler de la musique, on doit encore en parler, et la philosophie toute entière explique qu'il vaut mieux ne pas tenter de dire l'indicible »⁴.

Ainsi Jankélévitch se défie-t-il du concept, tout en admettant la quasi-impossibilité d'y échapper. De même se défie-t-il de toute systématisation, mais n'y échappe pas davantage. Concept et système forment alors de ces êtres d'intervalle qui se déposent, en mémoire des instants de la créativité philosophique. Et ceux qui ont assisté aux cours de Vladimir Jankélévitch, à sa parole vivante, à la verve de ses improvisations spéculatives, ceux-là ne peuvent pas nier l'existence de cette instantanéité privilégiée où la pensée, bien qu'amenée par une certaine forme de système, échappait cependant à ces présuppositions et emportait l'auditoire dans une sorte d'autre monde où les rencontres de vérités soudaines étaient lentement amenées par de patientes et rigoureuses analyses préalables, jusqu'à ce qu'apparaisse, à l'occasion inattendue d'une pointe ironique, l'intuition juste, simple et limpide. Mais par la suite, et aujourd'hui, on ne peut que chercher dans ses livres à comprendre ce qu'alors il nous fallait surprendre. Et dès lors que la parole n'est plus qu'un souvenir, ce qui se manifeste désormais est justement la conceptualisation et la systématisation extrêmement rigoureuses qui soutenaient ce qui était dit.

On peut alors tenter d'organiser, par souci de méthode, les éléments de ce système (Jankélévitch lui-même en avait d'ailleurs esquissé un tableau en annexe de la première édition du *Traité des vertus*, tableau absent de la seconde édition). Et l'on s'aperçoit évidemment que s'il poursuit bien le projet de disposer une philosophie du mystère, de l'insaisissable, de l'ineffable, il le fait en développant méthodiquement les fils d'une sorte de logique de l'irrationnel, en admettant une fois encore qu'il ne faut pas confondre irrationnel et illogique. Cette logique de l'irrationnel, Jankélévitch la baptise « Métalogique ». Et cette métalogique serait, dans la sphère de la pensée, la forme où s'appréhenderait l'entrevision d'étranges objets d'un certain monde nommé « mét empirique », objets à la fois familiers et mystérieux : l'amour, la mort, la méchanceté, la sincérité, la création, et puis bien sûr le temps, et surtout dans le temps le mystérieux « instant »... Or, ces objets ne

4. Vladimir Jankélévitch, *La Musique et l'ineffable*, Paris, Éditions du Seuil, 1983, p. 172.